
Résistance féministe/féminine contre les institutions sociales :

(K. Bugul),

(M. Bâ),

(M. Condé) et

(S. Schwarz-Bart)

Université du Québec à Montréal (Canada)

Cet article analyse deux modes de résistance contre des mécanismes institutionnalisés que sont la polygamie et la domination masculine qui engagent respectivement des héroïnes africaines et antillaises dans quatre romans. Mariama Bâ et Ken Bugul tentent de mettre à distance l'institution polygamique et utilisent le féminisme « révolutionnaire » occidental comme arme émancipatrice qui conteste l'image de la femme-objet, repousse le désir coupable de l'homme-posseur et réexamine le mariage arrangé. Maryse Condé et Simone Schwarz-Bart qui se sont pourtant démarquées des idées féministes ont évoqué le combat féminin contre le pouvoir des mâles, êtres jugés irresponsables, absents ou invisibles dans la famille matrifocale qui est un héritage de l'esclavage et de la colonisation. L'argument consiste à voir comment

et qui donnent la parole à différentes héroïnes, bouleversent les coutumes profondément ancrées dans les sociétés, avec des points de vue d'auteurs différents.

Les romancières Ken Bugul et Mariama Bâ sont originaires du Sénégal, tandis que Maryse Condé et Simone Schwarz-Bart sont natives de la Guadeloupe : ces deux aires culturelles ont à peu près en commun

quelques types de relations conjugales basés sur le pouvoir des mâles. Au Sénégal, la polygamie qui est une tradition culturelle et religieuse légitime le fait de prendre plus d'une épouse et entraîne souvent des conséquences : déstabilisation du ménage, conflits entre co-épouses, révoltes. Bâ et Ken Bugul ont représenté respectivement dans

(1981) et (1999) ces troubles conjugaux que vivent des héroïnes qui examinent les particularités de l'institution polygamique et réclament leur émancipation. Les romans s'inscrivent dans la période de naissance du féminisme africain dans les années 70 et 80 (Cazenave : 1996, 13) ; et Bâ et Ken Bugul qui sont des écrivaines dites féministes (Boyce et Graves : 1986 ; Harrow : 2007, 28-29) mettent en jeu le système patriarcal revendiqué par certains personnages et critiqué par d'autres. Dans les Antilles où la colonisation et l'esclavage ont perturbé la stabilité familiale, la domination violente des mâles et le rôle central de la mère dans la famille constituent des faits quasiment disposés. Si le droit de cuissage a longtemps légitimé le viol des femmes à l'époque de l'esclavage (Antoine : 1998, 144), le colonisé caribéen revendique et assume cette violence (Fanon : 1961). Schwarz-Bart et Condé qui se sont démarquées des idées féministes (Haigh : 2001, 30) ont pourtant imaginé dans (1972) et

(1989)¹ ces caractéristiques de la famille antillaise ; elles construisent des héroïnes dominées mais qui refusent leur condition. L'adjectif « féminine » s'applique mieux à leur résistance en raison de leur discours et de la posture des auteures ; alors que le qualificatif « féministe » se prête au combat des personnages africains créés à l'image de Bâ et Ken Bugul. Dans les deux situations, il s'agit de la parole que s'approprie la femme engagée pour décrier l'i qu'on définit dans le sens de « structures organisées pour maintenir un état social » (Tourney : 2011, 3) et qui est ici la polygamie (et) ou la tension familiale (et). Cette parole littéraire s'inscrit dans un cadre théorique qui explique son émergence et les enjeux de la résistance.

En Afrique de l'Ouest, l'ouvrage d'Awa Thiam (1978) qui est un mélange de réflexions féministes et d'enquêtes sociologiques retient notre attention. Les témoignages

¹ Désormais, pour les citations extraites des quatre romans, nous utiliserons les diminutifs , et suivis du numéro de page.

rencontrées par les auteurs : les récits individuels dévoilent comme l'indique le titre la misère des femmes battues, opprimées, abandonnées, soumises ou révoltées. Dans le compte rendu de Ducheine (1986 : 426-427), l'ouvrage est l'analyse sociologique d'une société antillaise dans laquelle l'esclavage, la colonisation, les valeurs africaines et chrétiennes font de la femme la « victime désignée de l'oppression de classe et du machisme » (426). Les filles sont « défavorisées » dès la naissance par les pères qui préfèrent les garçons, alors que les mères jouent les rôles d'éducatrices des enfants face à « l'irresponsabilité des pères » (). La conséquence selon Ducheine est la multiplication des « rapports de couple marqués par la violence » et la révolte contre « le pouvoir sans limites de l'homme roi » (). À la lecture de ce compte rendu, nous retenons de l'ouvrage d'Alibar et Lembeye Boy la violence conjugale, l'absence du père et la famille matrifocale² repré

En éclairant le contexte social qui inspire Bâ, Ken Bugul, Schwarz-Bart et Condé, les deux recherches sociologiques permettent de rapprocher les romans et de limiter la problématique de la résistance au niveau des agissements contre les dogmes.

découvre l'extravagance de Serigne le polygame qui entretient la dépendance sociale et affective des épouses profondément touchées par sa noblesse. Leur soumission est une sorte de pacte social et spirituel les unissant à l'époux qui les a choisies avec la complicité de leur père. Riwan explique son dévouement envers cette figure masculine, puissante et dominatrice en évoquant la coutume qui fait des co-épouses la propriété de Serigne. On le découvre dans le conseil du père de Rama basé sur la mentalité collective qui perpétue la tradition pour mieux renforcer les mariages : « N'oublie pas que tu es la propriété d'un saint » (, 56). Cette particularité évoque l'achat de la femme et son absence dans les prises de décisions (Thiam : 1978, 21).

Au début du roman, la polygamie est amorcée et filée par le procédé de la mise en abyme. En effet, Riwan lit un livre sur les problèmes touchant les femmes mais ne fournit aucune référence ni sur le titre ni sur l'auteur : « Je ne pourrai pas raconter tout ce qui est écrit dans ce livre, je n'ai pas fini de le lire et il renferme beaucoup de choses. Tout ce que je peux dire, c'est que ce sont les problèmes de la femme posés par d'autres femmes » (, 17). Ce procédé est porteur de sens dans la mesure où il pourrait s'agir d'un livre qui donne à lire des témoignages de femmes sur les difficultés de leur vie conjugale. La mise en abyme permet à l'auteure de légitimer le sujet de la polygamie qu'elle décrit comme un commerce inhumain à cause des critères de « statut social » ou basés sur la « recommandation » pour choisir une épouse (, 33). Ce fait social est rapporté dans le discours réflexif de la narratrice qui dévoile progressivement sa position de porte-parole de l'auteure : « Dans une société régie par des dogmes, des règles, des rites institutionnalisés, la réaction n'était pas prévue. Et puis, encore une fois, réagir à quoi ? » (, 43). L'accumulation des termes , , ,

expliquent le sens de l'institution de la polygamie dont les seuls garants dans cette société patriarcale sont les hommes et quelques femmes qui y trouvent leur compte. Riwan rapporte les propos d'un père qui transmet à sa fille son devoir de soumission :

Montre que tu as reçu une bonne éducation. Sois une femme soumise. Plie-toi à la volonté de ton mari. Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas. Que tes oreilles n'entendent rien. Que ta bouche ne dise rien. Que ton pied soit court. Que ta main soit courte. Soit sourde, muette et aveugle. (, 58)

Sur le mode de l'impératif, l'institution sociale se joue et se déroule au point que le rappel du devoir devient également la négation de la liberté de la femme. Il faut mystifier la dépendance féminine pour asseoir un

bonheurs qu'une femme doit à son mari » ; « Tu nous a vénérés » (58). La vénération est d'ordre sacré, religieux et divin, et le fait de comparer le geste de la femme à un acte de vénération explique la rigidité de cette institution du mariage dont le principal enjeu est la soumission. L'argent amassé le jour du deuil et provenant des donateurs en guise d'aumône revient à la belle-famille et non aux deux veuves. La narratrice s'indigne de ce geste : « Notre belle-famille emporte ainsi des liasses laborieusement complétées et nous laisse dans un dénuement total, nous qui aurons besoin de soutien matériel » (17). Le geste de Modou d'épouser une deuxième femme est une « trahison » un « abandon » de sa famille. Modou était un fonctionnaire qui appartenait à la classe moyenne (19) ; une telle posture lui permettait d'épouser une seconde femme en lui versant une dot importante, ce qui rejoint l'analyse de Thiam (1979) sur l'achat des femmes. Le fait de verser « une allocation mensuelle » (21) compensatoire prouve encore la place du dogme dans cette pratique. Une croyance qui est entretenue dans la façon d'éduquer les jeunes filles en guise de préparation à leur vie de couple. Tante Nabou était une de ces gardiennes de la soumission, car elle enseignait à la jeune Nabou, son homonyme, que « la qualité première d'une femme est la docilité » (48). Après ses études, Nabou est mariée à Mawdo sans le désir de celui-ci (49).

« géniteur » et ne remplissant jamais sa fonction paternelle (Simasotchi-Brones : 2004, 272).

La communauté insulaire de Fond-Zombi où e

montrent des femmes engrossées puis abandonnées en quête d'identité. La première est enceinte de Francis Sancher qui la contraignait à l'avortement en voulant ainsi mettre fin à la malédiction de son ascendance paternelle (, 109). La deuxième est la première enseignante de l'école du village (, 140) qui évoque sa mère et sa sœur sans faire allusion à son père (140). Les parents de ses élèves la haïssaient et prononçaient des paroles médisantes en la croisant (142). Son amour pour Déodat Timodent est impossible à cause de l'indifférence de l'être aimé, et attire les moqueries des habitantes qui chantaient à son passage « Maladie d'amour, maladie de la jeunesse... » (, 145). Le bonheur et l'amour la fuyaient à l'image des hommes qui avaient peur d'elle comme Francis Sancher (150). La troisième est l'unique fille de Lameaulnes née hors mariage d'une mère qui a perdu la vie à l'âge de dix-huit durant l'accouchement. Mira regrette sa solitude, sa déception amoureuse suivie d'une grossesse, et ne manque pas de critiquer les déboires de son père qui faisait l'amour nuitamment à leur bonne Julia (50). Le personnage de Lameaulnes incarne les clichés sur les békés qui sont les descendants des maîtres esclavagistes : il terrorisait ses enfants du « deuxième lit » ou illégitimes, considérait son épouse Dinah comme une « zombie perdue » et renvoyait ses servantes « pour un oui ou pour un nom » (Traversée, 57). Lameaulnes le riche exploitant agricole est décrit comme un tyran arrogant qui rappelle les polygames dans et et le violent Élie dans . La dernière femme maudissait les hommes de Rivière au Sel qu'elle qualifiait de « guiab' » (diables) (160) depuis son mariage forcé avec Sylvestre. Ce dernier ne dissimulait pas sa fierté « d'avoir des garçons », mais quand il se promenait avec eux, les villageois se moquaient de son rôle de femme : « Ho, Sylvestre ! Est-ce que tu oublies que ce n'est pas ton ventre qui les a portés ? Un homme, ce n'est pas une femme ! » (162). En refusant les clichés sur la famille matrifocale par sa présence dans la famille, Sylvestre est confronté à la mentalité des villageois qui croient à l'éducation des enfants par la mère (Brunod et Cook-Darzens : 2001, 160).

Enfin, l'institution sociale dans les quatre romans est un fait ancré dans les habitudes religieuses, culturelles et historiques en Afrique occidentale et aux Antilles. Elle se traduit par l'austérité de la polygamie et les tensions sociales qui sont démasquées grâce à la parole attribuée aux héroïnes et narratrices de leurs propres histoires. Leur discours exprime le rapport problématique entre féminité et réalité et construit

des actions pour distancier, combattre ou réformer ces pratiques qui obstruent leur liberté et défient leur identité.

RIWAN LETTRE

TRAVERSÉE PLUIE

Les complexités de la polygamie dans et ont pour conséquences la révolte féministe, alors que le pouvoir excessif et coercitif de quelques personnages masculins déclenche la résistance des êtres féminins dans et . Bien qu'elles ambitionnent de recouvrer la dignité et la liberté de la femme, les deux formes de résistance ont des fondements esthétiques différents dont le rappel pourra appuyer et éclairer l'analyse des quatre romans.

La multiplication des romans écrits par des femmes africaines a entraîné une critique féministe de ces textes (Brahimi et Trevarthen : 1998, 13). On peut retenir l'approche de Harrow (2007) qui semble la

de formées à l'école française, Riwan fait un clin d'œil au mythe du sauvage africain : « À l'école, on m'avait appris à considérer les hommes de mon village comme des sauvages, des gens qui ne

sociale dans le sens de l'attachement aux tâches ménagères comme pour renverser le drame conjugal :

Petite mère Victoire était lavandière, elle usait ses poignets aux roches plates des rivières, et sous les lourds carreaux lissés à la bougie son linge sortait comme neuf. Tous les vendredis, elle descendait l'ancien sentier des marchandes, arrivait à la route coloniale où l'attendait un énorme ballot de linge venu par une voiture à cheval. (, 31)

De Minerve à Télumée, les générations ont exercé à peu près les mêmes activités rustiques, ménagères ou marchandes dans un contexte villageois qui les écrase, les étouffe mais elles n'abdiquent pas : d'une femme à l'autre se transmettent des valeurs humaines tels le courage et la patience qui font d'elles des modèles sociaux passionnés par la recherche du bonheur. C'est cette force psychologique et inébranlable qui traduit la révolte féminine dans le roman . Dans le troisième chapitre consacré au livre de Schwarz-Bart et intitulé « Living by mistake-(ar)t79(')41(s)-1()]TJ/TT2 1 Tf0.003 Tc 0.640 Tw 3.084 0 Td[(P)ui45(e)1(

Rosa, sa mère, a vécu le mariage arrangé qu'elle ne cesse de critiquer (160). Condé a saisi la réalité du village dans sa diversité qui révèle bien des complexités. La discrimination sociale et ethnique filée dans le jeu narratif constitue l'objet de la révolte féminine, et les récits qui en témoignent sont en même temps la quête d'un idéal social. À la fin des récits individuels, c'est le triomphe du pardon et de la liberté contre l'égoïsme qui met en valeur la résistance féminine.

L'analyse des quatre romans a révélé, d'une part, les représentations de quelques institutions sociales, à savoir le mariage arrangé, la polygamie, le racisme, la violence, le viol, qui ont favorisé la condition des femmes africaines et antillaises et, d'autre part, la « rébellion » de ces êtres contre les « mécanismes » contraignants. Toutes les héroïnes sont des insoumises, ne serait-ce que par leur refus du silence : la parole qu'elles transposent dans la narration en est une illustration, car elle subvertit les mœurs institutionnalisées. Vulgariser l'intimité des femmes et banaliser les tabous culturels en les décrivant, tels sont les enjeux de la parole que les quatre romancières ont prêtée à leurs personnages féminins.

FOUCK, Serge Mam Lam. 2000. Les sociétés créoles des départements français d'Amérique et le fait esclavagiste : une laborieuse reconnaissance.